Document generated on 08/09/2025 2:11 p.m.

ETC

Chicoutimi

Annie Molin Vasseur

Number 21, February–May 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36051ac

See table of contents

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)
1923-3205 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Molin Vasseur, A. (1993). Review of [Chicoutimi]. *ETC*, (21), 64–65.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

CHICOUTIMI

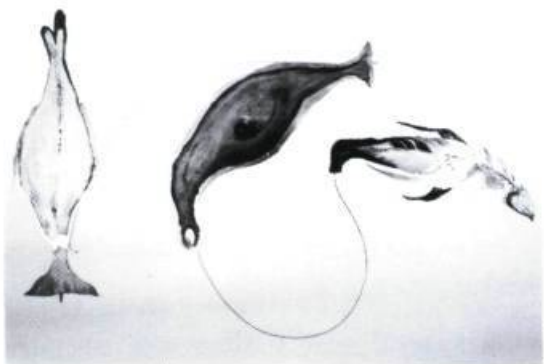
Rapide visite à Chicoutimi de quelques ateliers. Le premier atelier, du jeune groupe *L'oreille coupée,* est formé de six artistes. À l'origine du nom, une pratique majoritaire en peinture s'est diversifiée avec le roulement des membres, nous confie Gérald Ouellet, le vétéran, qui s'assure de la continuation du groupe.

Marie-Josée Beaubien était en train de pratiquer sur papier un « exercice d'espace ». Elle nous précise qu'elle travaille habituellement la toile et les grands formats, qu'elle aime confronter l'espace géométrique au gestuel, ainsi que toute approche complémentaire en peinture. Elle s'intéresse entre autres à la relation entre l'art et les mots, privilégiant ceux de Michel Butor.

Claudine Cotton se considère comme dessinatrice. Ses formes découpées dans du métal peint et traité avec des acides courent directement sur le mur dans un tracé de pleins et déliés. Le discours écologique est support à une envolée dans la chimère : toute une faune en mutation témoigne à la fois d'espèces malmenées, en voie de disparition, minées par la pollution et de l'émergence d'animaux fantaisistes issus de celles-ci et de métamorphoses poétiques. Mi-poissons, mi-oiseaux, ces derniers rejoignent des formes végétales également en mutation. Selon le proverbe : *Rien ne meurt, tout se transforme.*

Carl Bouchard aborde la sculpture comme une méditation. Travaillant lentement, il laisse venir des formes dont il tire un conte qui suit leurs évolutions ; « Au départ, un morceau de métal devient une tige de fleur, puis une ronce parce que subitement deux fleurs se font face et une histoire d'amour semble difficile, la ronce les séparant. Puis la ronce se transforme abstraitement en épreuve, dépassant le couple pour s'ouvrir aux relations entre tous. Alors naît un jardin d'épreuves où un élément central se veut amoureux, mais il y a résistance... ». Les histoires se multiplient au gré des formes; se jouent l'attirance, le questionnement sur les désirs réels ou faux, la solitude, etc. Une forme sexuée apparaît, ni féminine, ni masculine, forme-symbole complexe qui permet des variations sculpturales. Créer l'imaginaire de l'amour pour le rendre possible dans une nouvelle poétique.

Dany McDonald termine un baccalauréat en design. « Je repousse l'idée du design industriel où la production en série coupe toute créativité. Je me vois comme un artiste plutôt que comme un designer ». Il aime réconcilier les contraires; le merisier rejoint l'acier brossé et le bois franc, le bois précieux. Les formes s'amendent. La table devient un espace traversé par la perspective. La patère, une sculpture où on a envie de déposer peu de vêtements,

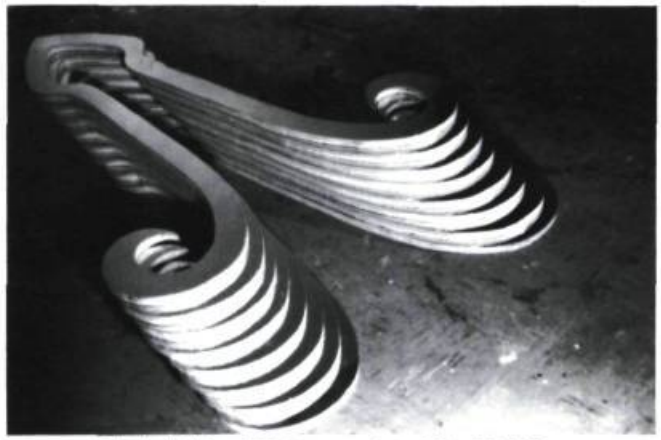


Claudine Cotton, *Pêcher en eaux troubles*, 1992. Aluminium oxydé, papier, acrylique ; 110 x 170 cm.

ce qui va certainement dans le sens de ce jeune artiste : « Je veux amener le spectateur et non l'utilisateur à s'interroger sur un objet, à le regarder et pas seulement à l'utiliser. J'aimerais que les gens voient les meubles comme des objets d'art ».

Madeleine Doré crée des personnages de femmes. De grands panneaux de bois gravés, sortes de bas-reliefs, rejoignent une production picturale où des femmes semblent sortir de la surface de quelques grottes préhistoriques. « Ce que je cherche d'abord, ce sont des mises en scène de personnages qui me font prendre conscience, à travers la thématique traitée, de certains phénomènes actuels. Ici, par exemple, l'imagerie de la femme-guerrière résume la vision que j'ai de la création ; j'ai souvent l'impression que je suis aveugle et j'essaie de montrer ce que je tire du noir ». Ces femmes ont l'air de sortir tout droit des mythes qui nous habitent en mémoire archaïque.

Dans l'atelier d'Hélène Roy, sa dernière pièce intitulée *Chants secrets/écrits d'écho* est le résultat d'une recherche effectuée en année sabbatique hors de l'UQAC. Partant des influences reconnues dans l'enfance et l'adolescence du *Grand catéchisme en images* et des *Chants de Maldoror* de Lauréamont, Hélène Roy a revisité les notions de bien et de mal qui s'opposent dans ces deux ouvrages pour en articuler en écho toutes les transfigurations de son propre cheminement d'artiste et de femme en une épopée plastique. S'appuyant sur des supports de bois de même hauteur peints en noir, souvent réunis en triptyques, elle a surtout procédé par collage. Abstraction et figuration se côtoient dans des rouges et bleus nous suggérant les transpositions du ciel et de l'enfer, de même que se confrontent le haut et le bas dans un triangle vertical et un autre couché. Cette forme triangulaire s'allonge en ogive, butte, montagne... ou s'ouvre en tombeau, cercueil, lac... Dans les collages, le blanc des déchirures ponctue,



Carl Bouchard, *Célibataire*, 1992. Cuivre et contreplaqué ; 120,6 x 95,2 x 17,7 cm.

éclaire et l'intervention picturale des dorés nuance l'ensemble.

Très baroque, ce travail s'éloigne des courants actuels de l'art. On y retrouve à travers la signature personnelle de l'artiste ses préoccupations antérieures tels le recyclage de ses dessins écartés, déchirés et assemblés avec des photographies prises ou non par elle-même, des découpages des revues et des reproductions d'œuvres d'autres artistes. On rencontre également la division de la surface de l'œuvre en carrés, l'étagement des figures et le rappel d'éléments circulant d'un triptyque à l'autre. Pas de perspective.

Proche du Moyen Age, le tableau tend à inverser la distribution spatiale actuelle des images (à la limite ou hors du cadre), pour les recentrer dans chaque carré et parfois au centre-même du tableau. On y lit le désir de s'approprier le centre du contenu pour le rendre à une responsabilité individuelle à partager.

Guy Blackburn « se sert de certaines préoccupations scientifiques pour les injecter dans le champ de l'art ». Basé sur la relation fictionnelle entre l'art et la science, son travail nous vaut d'humoristiques et d'inattendus rapprochements. Partant d'analogies, sur la correspondance, par exemple, entre la structure des spermatozoïdes dont chacun est constitué d'un code génétique spécifique et la variation laissée par la marque d'une tasse de café sur le papier, il réalise la série de lithographies intitulée *La collection* qu'on a pu voir à Montréal dans l'exposition *Le dessin rebelle*.[1]

Lointain descendant de Beuys, avec son approche très esthétique, il aborde une critique sociale qui emprunte les voies de la poésie et de la dérision pour souligner l'absurde de certaines situations. Ici sévit « une épidémie violente à l'hôpital » ; deux cents béquilles récupérées par l'artiste se transforment en armes des plus hétéroclites. Béquille et fourchette assemblées deviennent une sorte de pique ou fer de lance rappelant vaguement des armes dont se servaient nos ancêtres. Le haut de la béquille, jumelé à un garrot, se convertit en lance-pierre avec lequel le malade en mal de violence peut projeter ses médicaments à la face de tout soignant. Ailleurs, la corde s'ajoute pour faire un arc. Tout un arsenal militaire fantaisiste est revu et corrigé par un concept artistique. Comment répondre à la violence ? Engendre-t-elle d'autres violences ? La question est restée comme si un projectile imaginaire planté dans notre tête.

Penser humour à Chicoutimi, c'est parler de Jean-Jules Soucy. Ma visite s'est terminée avec *soucy financier*. Ceux qui ont visité à Montréal les expositions des œuvres d'artistes des régions dans les galeries parallèles auront compris que le travail de Jean-Jules Soucy joue sur le sens propre des mots. Prenez les mots à la lettre et vous obtenez leur mise en forme par Jean-Jules Soucy. À titre d'exemples, pour ne citer que quelques pièces antérieures: une série de petites chaises fabriquées à l'aide de boîtes de conserve s'intitulait *Festival de cannes*. Des canards rescapés du *Vol de canards* prennent le mot à témoin, là où le spectateur était encouragé à dérober les canards en cours d'exposition. *Le tapis tressé*, *L'œuvre peinte* ou *La voie lactée* sont des œuvres constituées de contenants de lait pliés, assemblés suivant des alternances de couleurs et de marques. La production en cours, *Les guirlandes du nord*, multiplie de longs colliers qui font penser à ceux des vahinés de Tahiti. Ils sont constitués de milliers de pelures d'oignons (fournies par tous les cuisiniers et cuisinières de la région) teintes et enfilées à la queue leu leu.

Tout cela ne serait que loufoque si Jean-Jules Soucy n'était en train de nous dire, mine de rien ou de tout (car il s'agit bien d'accumulation à l'image de notre environnement), que cette prolifération d'objets, tels que notre société de consommation en produit, mange notre espace et notre qualité de vie. Avec une distanciation malicieuse et une tendance pop voire kitsch, Jean-Jules Soucy détourne les objets du quotidien en toute liberté. Il y a une gourmandise de la forme et des couleurs qui, en vous faisant goûter son travail, vous procure un arrière-goût critique comme des gâteaux (chaussettes roulées et trempées dans la couleur, se référant à la fermeture d'un établissement pâtissier de sa région) qui nous soufflent qu'en matière de pâtisserie si certains en rient, d'autres en pâtissent. Revenir à la lettre n'est pas simpliste, c'est retourner souvent à l'étymologie, là où la complexité du sens est embusquée. De nombreuses lectures de cette œuvre restent possibles. En sortant de chez lui, vous risquez de trébucher sur la pancarte sur laquelle il se promettait d'écrire : « Aiguisage du sens critique : 2 $ ». Chicoutimi est loin de Montréal; il faut absolument réduire les distances.

ANNIE MOLIN VASSEUR

1. L'exposition *Le dessin rebelle* a été présentée au Centre Saidye Bronfman, à Montréal, du 14 juillet au 20 août 1992.